

Die Walserin [Therese Bichsel]

Autor(en): **Müller, Jürg**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue suisse : la revue des Suisses de l'étranger**

Band (Jahr): **43 (2016)**

Heft 2

PDF erstellt am: **21.07.2024**

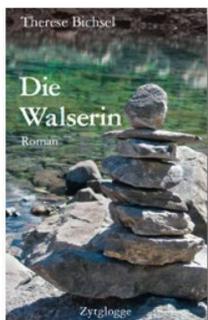
Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La question déchirante: partir ou bien rester?



THERESE BICHSEL:
«Die Walserin».
Zytglogge Verlag, 2015;
292 pages. CHF 36.-,
Euro 36.-

Sommes-nous vraiment obligés de partir? N'existe-t-il aucune autre solution que de filer vers l'inconnu? La Valaisanne Barbara, enceinte, et son mari Conrad sont confrontés à cette question après avoir une nouvelle fois échappé de justesse à la mort dans la vallée du Lötschental suite à une avalanche. D'autres raisons les pressent également de partir: leur vallée d'origine n'est économiquement plus en mesure de nourrir la population en pleine expansion. Ils décident, comme bien d'autres, de partir. En l'an 1300, ils empruntent la route dangereuse et éprouvante qui relie, en passant par les montagnes, le Valais à la partie basse, très peu peuplée et inhospitale de la vallée de Lauterbrunnen, dans l'Oberland

bernois. Ce qui serait aujourd'hui une randonnée difficile en montagne était à l'époque un véritable voyage vers l'inconnu. Les Valaisans ont fondé les hameaux d'Ammerten, puis de Gimmelwald et de Mürren. Au XVIII^e siècle, les habitants d'Ammerten s'installent à Isenfluh, petit village dominant la partie haute de la vallée de Lauterbrunnen.

Avec un style simple et épuré, tout en restant puissant, Therese Bichsel parvient à nous faire partager l'austérité de la vie des colons en pleine nature sauvage. Il n'est pas question de romantisme, bien au contraire: dans un récit palpitant, l'auteur décrit la dure hiérarchie sociale de la fin du haut Moyen Âge. L'héroïne, la jeune Barbara, perd son mari peu de temps après leur arrivée sur leur nouveau lieu de vie. Elle parvient toutefois à élever seule son enfant à force de bravoure, de persévérance, mais aussi de fatalisme.

Si l'existence du personnage de Barbara, «mère» de tous les habitants d'Ammerten, n'est pas historiquement prouvée, l'émigration de ceux-ci au cours du XIX^e siècle et décrite dans la partie centrale du livre est très bien documentée. Là encore se pose la question fondamentale et déchirante: partir ou ne pas partir? La question n'est pas posée de manière explicite au départ; elle fait peu à peu son chemin dans l'esprit des habitants qui vivent dans des conditions économiques très difficile. La décision est motivée par de bonnes nouvelles envoyées depuis le Caucase par un membre de la famille déjà exilé. Une autre famille émigre en 1879. Elle prospère grâce à sa production de fromage, et s'exile à nouveau suite à son expropriation, conséquence de la Révolution russe de 1917. Cette fois-ci, elle part pour le Canada.

Therese Bichsel a mené des recherches approfondies et cite abondamment des lettres des exilés des XIX^e et XX^e siècles. «Die Walserin» est un collage réussi qui mêle fiction et faits réels et évoque des personnes qui doivent régulièrement tout laisser derrière elles, pour repartir de zéro ailleurs. Il s'agit là aussi d'un mémorial littéraire dédié aux «réfugiés économiques» suisses multipliant les références locales à l'Oberland bernois.

JÜRIG MÜLLER

Périple outre-Atlantique



ANNA ROSSINELLI:
«Takes Two To Tango»,
Universal Music.

L'excitation était forte quand Anna Rossinelli annonça son projet: parcourir les États-Unis pendant trois mois avec son groupe, afin d'explorer les racines de la musique rock et se laisser inspirer par le gospel et le blues. Elle en immortaliserait ensuite, dans un studio à New York, le résultat dans un documentaire et un album.

Jusque-là, rien à redire. Mais la Bâloise a voulu financer son projet par le crowdfunding, ce qui revenait quasiment à partir en voyage avec l'argent de ses fans, d'où une vague d'indignation. Pourquoi devraient-ils financer son «voyage initiatique» aux États-Unis par des dizaines de milliers de francs? Les journaux se sont emparés du sujet et la chanteuse du groupe, pourtant rompue aux aléas du métier depuis le Concours Eurovision de la chanson, a commencé à se poser des questions.

Mais les fonds ont finalement pu être réunis, et Rossinelli et ses comparses musiciens, Manuel Meiser et Georg Dillier, ont pu entamer leur pèlerinage de l'autre côté de l'Atlantique. Ils ont chanté avec un chœur de gospel à Dallas, improvisé avec un musicien de rue à Los Angeles, écouté des brassbands à La Nouvelle-Orléans et même joué avec l'ancien claviériste de Joe Cocker. Ils ont rencontré quantité de musiciens et immortalisé ces instants sur leur nouvel album à Wall Street, laissant les moments les plus forts de leur périple imprégner leur musique.

L'album «Takes Two to Tango» révèle une Anna Rossinelli indéniablement plus mature. C'est l'œuvre d'une jeune femme qui oscille entre pop alternative et chansons d'auteur, et séduit par une voix incroyablement expressive, abandonnant ses airs de petite fille. Les dix chansons forment une œuvre à part entière, ce qui n'est pas évident vu la manière dont l'album est né. Et les enregistrements glanés au cours de leur voyage (chanteuses invitées, harmonicas, chœurs ou guitares) y sont discrètement intégrés, sans être une fin en soi. Néanmoins, «Takes Two To Tango» n'est pas un album aux sonorités plus américaines ou plus «noires» que ce à quoi Rossinelli nous avait habitués jusque-là. C'est un disque profondément suisse et, ce qui ne gâche rien, même un très bon. Mais la question de savoir si cet onéreux et controversé voyage aux États-Unis et toute l'agitation qui l'a entouré en valaient la peine reste ainsi sans réponse.

MARKO LEHTINEN